

Notre Mère qui êtes aux cieux

Autor(en): **Polonovski-Vauclair, Brigitte / Ricci-Lempen, Silvia**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **81 (1993)**

Heft 2

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-280230>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Notre Mère qui êtes aux cieux

*La différence sexuelle concerne aussi la vie spirituelle.
Les femmes réclament désormais la pleine reconnaissance
de la part féminine du divin.*

Interviews: **Brigitte Polonovski-Vauclair**
et **Silvia Ricci-Lempen**
Rédaction du dossier:
Silvia Ricci-Lempen

«**L**es femmes ne sont pas Dieu. Les femmes ne sont pas *tout à fait* Dieu. Il leur manque très peu pour l'être. Il leur manque beaucoup moins qu'à l'homme. Les femmes sont la vie en tant que la vie est au plus près du rire de Dieu. (...) Parce que ce sont les hommes qui font les Eglises, il est inévitable que les Eglises se méfient des femmes, comme d'ailleurs elles se méfient de Dieu.»

Ces lignes écrites par un homme, l'écrivain français Christian Bobin, dans un livre récemment paru consacré à Saint François d'Assise¹, formulent l'hypothèse d'un accès privilégié des femmes au divin – accès qui serait immédiat, naturel, spontané, non entravé par les pesanteurs de la raison raisonnée masculine. Et, en même temps, elles renvoient à une réalité qui a été et est encore dans une plus ou moins grande mesure le fait de toutes les religions: l'exclusion des femmes de la gestion du domaine terrestre du sacré, accaparé par les hommes, détenteurs de tous les pouvoirs.

Terrain piégé

Comme le dit **Isabelle Graesslé**, pasteu-
re, directrice du Centre protestant d'études
à Genève et docteure en théologie, la ques-
tion de la spiritualité féminine est «un ter-
rain piégé». Piégé par la problématique de
la différence qui traverse, on le sait, toute
la réflexion féministe contemporaine.

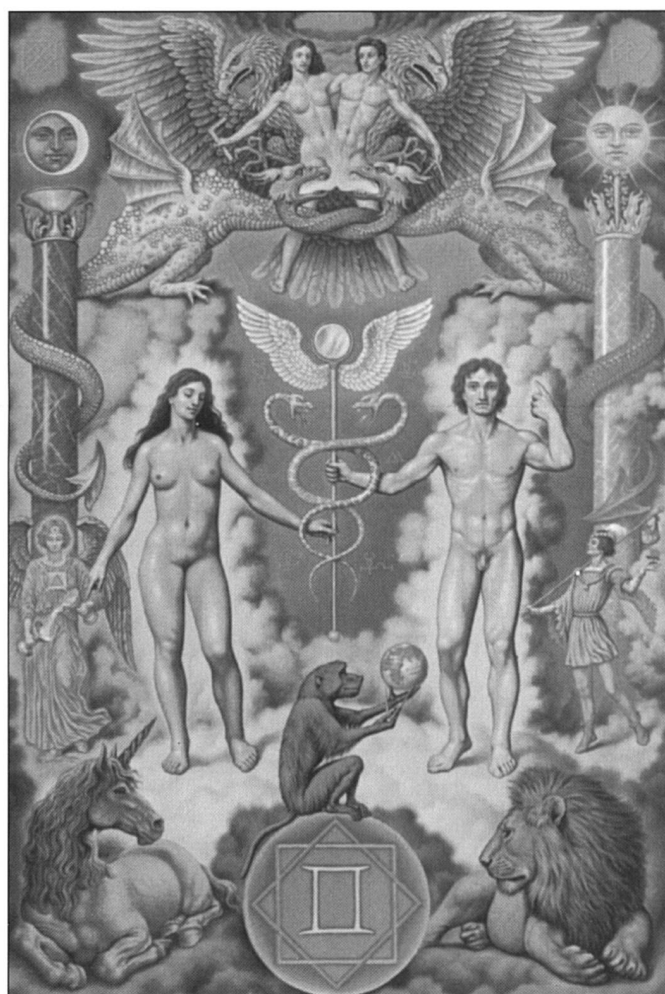
Ainsi, beaucoup de femmes, en particu-
lier dans les Eglises chrétiennes, revendiquent
aujourd'hui une approche «holistique» de
la vie spirituelle, caractérisée par un intérêt
marqué pour le corps, l'exercice des sens,
les éléments naturels, l'écologie et les cycles
de vie, la dimension esthétique, les symboles.
Leur démarche, issue de la conscience d'une
spécificité féminine, vise néanmoins une transformation

d'ensemble des traditions spirituelles au
sein desquelles elles évoluent.

Mais, note la théologienne genevoise,
le risque est grand que cette démarche se
transforme en un instrument supplémen-
taire de marginalisation: il suffit de peu
pour que les femmes, «décoratives et
décoratrices», porteuses de beauté, se
retrouvent cantonnées dans des rôles
sympathiques mais mineurs, avec leurs
bougies, leurs jolies nappes et leurs bou-
quets de fleurs...

Isabelle Graesslé met le doigt sur les
effets pervers que peut avoir l'émergen-
ce, même librement voulue par les
femmes, de la différence sexuelle dans
la vie spirituelle. Cette différence nou-
velle peut être utilisée par les systèmes
religieux masculins aux mêmes fins de
discrimination que la bonne vieille «nature
féminine». Au nom de laquelle, pour
prendre des exemples aussi hors des reli-
gions chrétiennes, la tradition juive ortho-
doxe exclut les femmes de certaines pra-
tiques religieuses (naturellement plus
réceptives à la vie spirituelle, elles auraient
moins besoin de prier que les hommes!) et
la tradition islamique leur interdit l'accès à
certaines fonctions (comment pourraient-
elles faire appliquer la loi de Dieu, elles
dont la nature les porte à aimer et non à
condamner?).

Ces exemples sont mentionnés respecti-
vement par le rabbin Garaï, de Genève, et



La femme a-t-elle accès au divin? Dans la représentation ésotérique, le principe du dualisme universel est évident.

par Hafid Ouardiri, de la mosquée du Petit-Saconnex (voir encadrés).

Le Christ n'est pas femme

On connaît, sur un autre registre, l'argu-
ment massue de l'Eglise catholique pour
refuser l'ordination des femmes: le prêtre
par excellence est le Christ lui-même, et le
Christ était un homme... Oui, décidément,
le maniement de la différence sexuelle dans



le champ religieux est plein d'embûches. Pour ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain, c'est-à-dire pour ne pas jeter la différence avec l'injustice, la seule voie qui s'ouvre aujourd'hui aux femmes croyantes, quelle que soit leur confession, semble bien être de réclamer haut et fort la pleine et entière reconnaissance de la bisexualité intrinsèque du divin.

Ce qu'il s'agit de montrer, en somme, c'est l'incomplétude radicale d'un Dieu réduit à sa part masculine. Isabelle Graesslé s'attache par exemple, dans un article intitulé «L'Esprit, une réponse à la féminité de Dieu»², à montrer les qualités à consonance féminine (quoique universellement extensibles à l'humain) du Saint-Esprit, principe créateur et maternel (au commencement du monde, l'esprit planait au-dessus des eaux), principe d'incarnation (l'esprit donné à Marie), etc.

Marie-Josèphe Lachat, directrice du Bureau de la condition féminine du Jura et

Pas de rabbines en Israël

Le rabbin Garaï exerce sa fonction dans la communauté juive libérale de Genève. Il tient d'emblée à préciser qu'il s'exprime uniquement en son nom personnel et à faire la distinction entre les communautés libérales et les communautés orthodoxes. Dans ces dernières, les femmes ne peuvent pas devenir rabbines (il n'y a aucune femme rabbinne en Israël), alors qu'il existe environ deux cents femmes rabbines de par le monde (dont une, depuis peu, en France).

À l'origine, les femmes étaient simplement dispensées de certaines pratiques, au cas où elles auraient été empêchées d'accomplir leurs devoirs religieux par leurs tâches familiales. Par la suite, la non-obligation est devenue interdiction, de sorte que dans les communautés orthodoxes modernes la ségrégation entre femmes et hommes est omniprésente. Elle se fonde sur le principe que la seule tâche religieuse de la femme est la transmission de la tradition au sein de la famille.

Une tradition où la femme n'a d'identité propre que si elle n'a aucun homme dans sa famille pour la représenter. Un exemple: en Israël, une femme peut devenir premier ministre, mais elle ne peut pas être témoin devant un tribunal rabbinique.

Dans les communautés libérales, les femmes ont désormais les mêmes droits et les mêmes devoirs que les hommes, elles peuvent monter à la Thora, porter un châle de prière, etc. Mais elles ne peuvent pas ne pas continuer à ressentir le poids d'une tradition d'où elles sont totalement absentes, où n'existe aucune femme mystique ou théologienne.

Une femme imam? Oui, mais...

Pour **Hafid Ouardiri**, chargé des relations publiques de la mosquée du Petit-Saconnex, la spiritualité s'exprime indissociablement, pour l'être humain, à travers trois relations: celle avec son créateur, celle avec lui-même et celle avec les autres. Dans la religion islamique, ces trois relations ne nécessitent pas de médiation, de sorte que l'imam, contrairement aux ministres d'autres religions, ne revêt qu'un simple rôle de guide. Le problème de savoir si la femme peut servir de médiatrice entre les êtres humains et Dieu ne se pose donc pas en ces termes.

Il s'agit seulement de savoir si une femme peut acquérir suffisamment de sagesse et de connaissance pour devenir imam, et elle le peut, car la connaissance islamique est ouverte à tout le monde. S'il n'y a pas de prophétesse dans le Coran, il existe dans la tradition islamique des figures de femmes exemplaires en matière de spiritualité.

Une femme peut donc devenir imam... mais seulement dans des communautés de femmes! Si un homme est présent, c'est à lui que revient ce rôle. Interrogé sur les injustices qui frappent les femmes dans la loi islamique, notre interlocuteur explique que ces injustices résultent d'un parasitage par les hommes du message de Dieu.

catholique engagée, a entrepris il y a deux ans des études de théologie à l'Université de Strasbourg pour «tenter de retrouver le message authentique de libération adressé par l'Évangile aux femmes». Et pour elle aussi, ce qu'il faut primordialement rendre à la lumière, c'est la féminité de Dieu. Une image forte dans son itinéraire: celle du tableau de Rembrandt, *Le Retour de l'Enfant prodigue*, où Dieu est représenté avec une main d'homme et une main de femme.

Dieu, ambivalence

Dieu, explique **Carl Keller**, ancien professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne et spécialiste de l'histoire des religions, a toujours deux faces: une face impersonnelle et une face personnelle. Or, la face personnelle de Dieu a toujours une structure bisexuée, dont la structure bisexuée de la vie est une expression. C'est une caractéristique commune à toutes les religions, y compris la religion chrétienne. Et Carl Keller, qui a publié récemment une étude sur le phénomène mystique³, de citer les grands mystiques hommes du christianisme, par exemple Bernard de Clairvaux, pour qui l'union avec Dieu s'identifie à l'union avec une épouse, de même que pour les mystiques femmes elle s'identifie à l'union avec un époux.

Dieu peut aussi être perçu comme une mère, ainsi dans les vers de Tersteegen, un mystique réformé allemand du XVIII^e siècle: «Penser à Jésus/S'abandonner à Lui/Plonger en lui avec volupté/Se laisser conduire/Sans grognements ni regrets/Et boire comme un nourrisson à la poitrine de Jésus.» Pour le professeur lausannois, lui-même de confession réformée, qui qualifie l'occultation de la féminité de Dieu dans l'histoire des Églises de «diabolique», la formulation «Notre Mère qui êtes aux cieux» est parfaitement légitime en doctrine chrétienne.

Et il est vrai que, comme le révèle le patient travail de relecture de la Bible entrepris notamment par les théologiennes féministes (voir article en p. 16), les images

féminines de Dieu et l'impulsion libératoire qui en découle sont bel et bien présentes dans les textes sacrés judéo-chrétiens. Mais elles ont été si systématiquement et violemment occultées dans le message transmis historiquement par les Églises que croyant-e-s et non croyant-e-s ne disposent pas d'autre référence que celle d'un Dieu **par essence** masculin: un Dieu auquel on s'adresse tous les dimanches dans tous les lieux de culte protestants et catholiques en l'appelant invariablement Père et Seigneur, un Dieu dont la toute-puissance évoque irrésistiblement le «sexe fort», un Dieu viril qui a fécondé Marie, et qui s'est incarné en un fils...

L'affaire des hommes

Cette masculinité agressive du Dieu chrétien, telle qu'elle se donne partout à voir dans l'enseignement, dans la liturgie et dans l'exercice de l'autorité spirituelle, tient-elle au fait que le christianisme met plus fortement l'accent que d'autres religions sur la face personnelle de Dieu? Il prêterait alors tout particulièrement le flanc à la contamination de l'image divine par la réalité socio-historique, qui a toujours été caractérisée par l'oppression des femmes.

On peut aussi supposer que l'importance accordée par la religion chrétienne à la connotation divine de la transcendance – Dieu est le «Tout-Autre» par rapport au monde – joue un rôle dans cette masculinisation. Car la transcendance, dans notre culture, c'est traditionnellement l'affaire des hommes: ce sont eux les maîtres de la verticalité, ce sont eux qui savent s'arracher par la force de l'esprit à l'horizontalité du naturel qui est le champ clos des femmes...

Oubli universel?

À la lumière de ces hypothèses se pose la question de savoir si d'autres religions, en particulier les religions orientales, n'offrent pas un cadre plus propice à la perception et



à la reconnaissance de la part de féminité de Dieu. Par exemple, le bouddhisme, religion par excellence immanentiste, où le monde de l'esprit n'est pas un monde séparé du monde réel habité par les femmes; religion par excellence impersonnelle, où n'existe pas la notion d'un créateur emblématique de la productivité masculine...

Pour Carl Keller, cette distinction n'est pas pertinente. Les religions orientales ne sont pas plus immanentistes que le christianisme, qui se réfère constamment à l'ubiquité de Dieu (à la présence de Dieu dans le monde); et symétriquement, l'altérité entre les phénomènes matériels et l'essence spirituelle est propre à toutes les religions, y compris le bouddhisme. Dans l'approche théologique comme expérience existentielle de Dieu en nous, la transcendance et l'immanence coexistent et s'identifient par tout.

Dès lors, affirme Keller, l'oubli de la composante féminine du divin et l'exclusion plus ou moins marquée des femmes de la gestion du sacré ne sont pas des phénomènes fondamentalement différents d'une

vilisation tibétaines et auteure de plusieurs livres sur le Dalaï-Lama. D'après elle, la notion de transcendance n'a pas du tout la même signification dans le bouddhisme que dans le christianisme. Pour les bouddhistes, le divin est **tout entier** dans le monde, et la vie spirituelle n'est que l'exercice d'un sixième sens qui nous permet de dépasser notre vision limitée de la réalité. La transcendance se vit donc au jour le jour: elle permet d'accomplir à un niveau supérieur des qualités humaines qui sont identiques à celles mises en œuvre dans la vie quotidienne. Entre la vie quotidienne et la pratique religieuse, il y a symbiose et non rupture.

Dans ces conditions, les femmes, responsables de la vie quotidienne, se trouvent plus que les hommes en prise directe avec le divin. Au reste, dans le bouddhisme tibétain, c'est le principe féminin qui est le principe actif. La «mère de tous les bouddhas» est l'origine de toutes les énergies. Il existe dans la tradition tibétaine des maîtres spirituels femmes, et les initiations féminines sont très prisées.



Dieu: une main de femme, une main d'homme.

(Rembrandt, *Le Retour de l'Enfant prodigue*)

religion à l'autre; ils sont imputables, dans tous les cas, à des déterminismes psychosociologiques similaires, qu'il convient de combattre si l'on vise, idéalement, à faire de la société une émanation parfaite du divin.

Tout autre est la position de **Claude Levenson**, spécialiste de l'histoire et de la ci-

Pourtant, il n'y a jamais eu de Dalaï-Lama femme? «Pour le Dalaï-Lama actuel, il pourrait y en avoir.» Et l'écrivaine de conclure: «Les conditionnements sociaux se font sentir dans la religion tibétaine comme dans toutes les religions, mais la différence c'est qu'ici la marginalisation des femmes n'est pas inhérente à une doctrine.»

C'est pas moi, c'est elle

L'expérience mystique des femmes constate Carl Keller, est souvent plus immédiate, plus spontanée, moins intellectuelle que celle des hommes, elle relève de l'engagement total. Qu'il s'agisse des mystiques chrétiennes du Moyen Âge ou, par exemple, des mystiques musulmanes, leurs visions ont une qualité particulière de présence substantielle, matérialité.

Le mysticisme au féminin est au caractère radicalité. Certains mystiques, chrétiens mais aussi hindouistes, demandent à Dieu de rendre laides afin de mieux pouvoir consacrer à lui.

Les hommes aussi cherchent parfois de rendre méprisables aux yeux de la société, par exemple en se vêtant de haillons. Mais dans la tradition chrétienne – et là ce n'est plus Carl Keller qui parle, c'est *Femmes suisses* qui met son grain de sel – ces messieurs préfèrent généralement charger les femmes de tous les maux pour s'encourager à s'éloigner des joies du monde: voir les gracieusetés proférées par certains Pères de l'Eglise à l'encontre de la femme «porte du diable» (Tertullien), être de «la conscience de sa propre nature doit elle seule engendrer la honte» (saint Cyprien d'Alexandrie), et dont les caresses sont le plus sûr moyen de «détourner l'esprit de l'homme des sommets» (saint Augustin).

Claude Levenson établit un lien entre la gestion de la vie quotidienne (ce que nous appelons en jargon féministe le travail de production) et l'accès au divin. Ce thème est du reste présent, quoique dans une autre perspective, également dans les propos de Carl Keller, qui cite l'interprétation orthodoxe que fait Maître Eckhart du célèbre épisode évangélique de Marthe et de Marie (Luc 10, 38 à 42): pour le grand mystique allemand, Marthe, qui vit le travail de production comme présence et œuvre de Dieu, est beaucoup plus avancée dans sa vie spirituelle que Marie, qui se limite à la contemplation!

Voilà qui nous ramène à nos interrogations de départ sur les aspects positifs et négatifs de la revendication de la différence sexuelle en matière de spiritualité. La question – question naïve – si Marthe ou Marie, mère de famille tibétaine se voient reconnaître un privilège dans l'accès au divin qu'attendent les hommes chrétiens et bouddhistes pour se mettre à faire le ménage

¹ Christian Bobin, *Le Très-Bas*, Gallimard, 1992, 132 p.

² in *Bulletin du Centre protestant d'études théologiques*, pp. 13 à 16.

³ Carl A. Keller, *Approche de la Mystique*, Ed. du Cerf, Le Mont-sur-Lausanne, 1989, 2 vol.